

## Les historiens du dimanche en Thiérache Milieu érudit et société savante, 1837-1973

### Les premiers érudits vervinois au XIX<sup>e</sup> siècle

Nous ne savons rien de la vie culturelle et intellectuelle de Vervins depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle jusqu'à la Restauration. Cette histoire n'a pas été faite et nous ignorons s'il existe une documentation permettant de l'engager. Nous ne découvrons une trace des intérêts intellectuels propres à certains milieux instruits de Vervins que dans le second quart du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit du *Journal de Vervins*, un hebdomadaire d'annonces, dont le premier numéro paraît le 14 décembre 1837<sup>1</sup>. Dans son prospectus de lancement<sup>2</sup>, la rédaction offrait des pages aux érudits locaux : « Nous recevrons avec plaisir tout ce qui concernera l'Histoire du Pays, ses Antiquités, son Histoire naturelle, son Industrie. » C'est un imprimeur vervinois, Léandre Papillon, qui fonda et anima ce journal, assisté de son frère, Ferdinand. Fils d'un couple d'instituteurs<sup>3</sup>, les jeunes gens n'avaient pas accédé à des études supérieures mais pratiquaient la gravure et la lithographie.

Leur projet d'histoire locale avait certainement été conçu avant même la parution du journal car, dès le 1<sup>er</sup> mars 1838, ils commençaient la publication, en suppléments gratuits et illustrés, des *Essais historiques sur la Ville de Vervins* d'Amédée Piette. Les feuilletons furent rassemblés et réédités sous le même titre en 1841<sup>4</sup>. Ce petit opuscule inaugurerait l'histoire régionale, il était par ailleurs le premier ouvrage de celui qui allait travailler durant trois décennies à la consolidation d'un milieu savant, collectionneur, amateur et producteur de travaux érudits. Six ans plus tard, en 1847, Léandre Papillon imprima les recherches de Piette sur l'abbaye de Foigny<sup>5</sup>.

---

1. Le titre complet était : *Journal de Vervins, feuille d'annonces légales et volontaires : Faits, Avis divers, Nouvelles locales ; Industrie, Commerce : agriculture, horticulture, histoire, antiquités, littérature*. Quelques années plus tard, il deviendra le *Journal de Vervins, de Guise et de l'arrondissement*.

2. Ce prospectus a été conservé par la Société historique et archéologique de Vervins et de la Thiérache (SAHVT). Lorsque nous nous référerons à des documents faisant partie des collections de la SAHVT, nous indiquerons désormais : Arch. SAHVT.

3. Les époux Papillon-Labois n'eurent que deux fils, tous deux nés à Vervins, Léandre le 30 janvier 1813 et Théodore Ferdinand le 24 août 1815.

4. Ils feront l'objet d'une première rédition en 1931, d'une seconde par Res Universis en 1988 et d'une troisième en 1998, toujours par Res Universis.

5. Amédée Piette, *Histoire de l'abbaye de Foigny*, Vervins, impr. Papillon, 1847.

Cette association entre les frères Papillon et Amédée Piette, fondée sur leur goût commun pour l'histoire locale, partait du même attachement à leur lieu de naissance, attachement que Piette évoqua à plusieurs reprises dans ses écrits. Amédée n'avait que cinq ans de plus que Léandre, les maisons de leurs parents étaient voisines<sup>6</sup>. Piette, que sa carrière dans l'administration des impôts obligea à changer plusieurs fois de résidence, ne vécut pas à Vervins. Il demeura cependant à Laon de 1846 à 1866, puis se fixa à Soissons où il mourut en 1883.

### *1849-1865 : de Vervins à la Thiérache*

L'installation de Piette à Laon, le rapprochant de Vervins, permit de lancer une entreprise plus ambitieuse : la publication, en 1849, de mélanges historiques regroupés sous le titre *La Thiérache*<sup>7</sup>. Le volume comprenait des suppléments du *Journal de Vervins* et des textes nouveaux.

L'introduction justifie l'extension de l'intérêt historique à l'ensemble de la Thiérache en s'appuyant sur la thèse que les « provinces » forment, pour employer un vocabulaire moderne, une unité culturelle et une unité de compréhension : « En effet, chacune de ces anciennes divisions de la France a eu ses lois, ses mœurs, ses événements particuliers, qui ont établi entre les cités, les localités qu'elle renfermait, des liens que l'historien ne doit pas rompre, puisque bien souvent ils l'éclairent et le guident dans sa marche. » Par ailleurs, le but de la parution se veut d'utilité publique : pallier l'absence de bibliothèque en Thiérache en regroupant des textes épars et difficiles d'accès. Cette intention va au-devant d'une critique qui s'en prendrait au caractère incontestablement disparate de la publication. De fait, sont rassemblés des textes de statuts très différents : des « fragments » comme de longs articles, des descriptions minutieuses de monuments ou de médailles comme des « morceaux d'histoire » (soit des reproductions intégrales de documents d'archives), des recherches originales comme des extraits d'ouvrages déjà publiés. Il n'y a pas de période privilégiée, les textes vont de l'archéologie celtique (« le menhir de Bois-lès-Pargny ») au choléra de 1849<sup>8</sup>. Enfin le « comité de rédaction », clairement identifié – Piette, contrôleur des contributions directes à Laon, et Papillon, éditeur à Vervins – appelle collectionneurs et auteurs potentiels à collaborer avec lui.

---

6. Stanislas Piette, le père d'Amédée, occupa le contrôle des contributions directes de Vervins de 1805 à 1840.

7. *La Thiérache, recueil de documents concernant l'histoire, les beaux-arts, les sciences naturelles et l'industrie de cette ancienne subdivision de la Picardie*, tome premier, Vervins, Imprimerie de Papillon, lithographe, 1849, 187 pages. Les études historiques sont très largement majoritaires, les sciences naturelles n'étant représentées que par quelques notices sur la flore de la Thiérache.

8. « Topographie médicale de la Thiérache » : il s'agit d'un article du docteur Penant, médecin de l'hospice de Vervins et des épidémies de l'arrondissement. Une longue lignée de Penant exerça la médecine à Vervins depuis la fin du XVII<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours. L'auteur de l'article rappelle que l'un de ses ancêtres, Fulgence Penant, décéda en 1794 d'une épidémie de fièvre.

Le volume est introduit par une brève notice sur la Thiérache, rédigée par Piette et déjà publiée dans les suppléments du *Journal de Vervins*. L'auteur reconstitue à grands traits l'unité historique et géographique du pays depuis le X<sup>e</sup> siècle, non sans rendre hommage à l'œuvre d'un précurseur, le bénédictin Dom Le Long qui publia une histoire du diocèse de Laon dans le dernier quart du XVIII<sup>e</sup> siècle, « le seul ouvrage que nous possédions sur notre histoire locale ». Un hommage tempéré cependant par le regret que Dom Le Long, ayant fait porter son enquête historique sur une aire géographique beaucoup plus vaste que celle du seul diocèse de Laon, manque le « caractère local qu'il aurait pu lui donner »<sup>9</sup>. Sur ce dernier point, Amédée Piette fut, du moins à notre connaissance, le premier auteur à construire, à définir, par le biais de l'histoire locale, le thème d'une identité thiérachienne. Cette identité, il la fonde en longue durée – il repère la première désignation de la contrée sous le nom de Thiérache (ainsi *Theoracensis pagus* est-il attesté vers 950) – et la spécifie par la richesse historique de son passé (« le théâtre d'événements si importants »), passé qui reste à découvrir (« une mine non encore explorée »).

Les auteurs associés à l'ouvrage sont, à une exception près, de la région : le docteur Penant, de Vervins, le docteur Rousseau, d'Hirson, Charles Gomart, de la Société académique de Saint-Quentin, Auguste Matton, l'archiviste départemental, originaire de Guise.

Entre 1851 et 1856, l'imprimerie Papillon édite trois opuscules. Le premier, en 1851, reproduit le journal de Nicolas Lehaut, notaire à Marle et contemporain de la guerre de Trente Ans et de la Fronde. Transmis à Piette par l'un de ses descendants, lui-même notaire, il relate « les désordres qui se sont passés dans le comté de Marle pendant la guerre de 1635 à 1655 ». Le second, en 1855, est une recherche originale d'Amédée Piette consacrée à Enguerrand de Bouronville, contemporain de la guerre de Cent Ans et dont l'église de Marle abrite le gisant. Le troisième, en 1856, est une étude consacrée par Alexandre de La Fons-Mélicocq<sup>10</sup> au château de Guise, suivie de la réédition de deux opuscules imprimés en 1650 à Paris et concernant le siège de Guise par les Espagnols.

Seize ans plus tard, en 1865, Papillon publia une deuxième livraison de *La Thiérache*. Ce numéro, qui reprenait les trois opuscules cités plus haut sous la forme de « notices détachées », faisait apparaître de nouvelles signatures : Jules Watelet, professeur à Soissons, spécialiste de sciences naturelles, Jules Pilloy, un agent-voyer, membre de la Société académique de Laon et archéologue, Édouard

9. *La Thiérache* reproduit une critique de l'ouvrage de Dom Le Long, publiée par le *Mercure de France* en 1785. Il est intéressant de noter au passage que son rédacteur n'avait pas les mêmes conceptions du « local » qui furent celles du XIX<sup>e</sup> siècle : l'étendue de l'aire étudiée ne l'empêche pas de reconnaître qu'il s'agit bien d'une des ces « histoires particulières », par opposition à une histoire générale qui y puise des matériaux.

10. Ce dernier, baron de Mélicocq, était correspondant des comités historiques au ministère de l'Instruction publique. Il avait publié dans la première série de *La Thiérache* une flore de la région. Il fut très lié à la Thiérache ainsi qu'en témoignent quelques lignes introduisant cet article où il pleure des amis de la région avec qui il herborisait.

Piette, vervinois et cousin d'Amédée, Arthur Demarsy, un chartiste, qui écrit, dans cette livraison même, le premier article sur les églises fortifiées. Il était fils du comte de Marsy, procureur à Vervins durant quelques années (1851 à 1856), qui s'intéressa également à l'histoire régionale. *La Thiérache* de 1865 publie son étude sur des procès faits à des cadavres aux XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, ainsi qu'un catalogue des plantes sauvages de la Thiérache. Le magistrat fut membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de la Société académique de Laon et de la Société des Antiquaires de Picardie, à laquelle son fils appartint également.

En une trentaine d'années, Amédée Piette et Léandre Papillon persistèrent à faire exister une histoire locale, à lui constituer un public, à susciter des vocations de recherche. Nous ne savons pas très bien quel accueil ils reçurent, cependant des éléments laissent penser que certains milieux s'y intéressaient réellement : par exemple l'opusculo consacré aux « Désordres de Marle » fut imprimé grâce à une souscription. Cependant, si l'on retient que les deux numéros de *La Thiérache*<sup>11</sup>, publiés à seize ans d'intervalle, reprenaient pour le principal des textes déjà parus en suppléments du *Journal de Vervins*, le développement des recherches savantes semble bien lent. Il reste que la comparaison des deux numéros laisse percevoir des changements essentiels.

En premier lieu, de nouveaux auteurs s'intéressent à l'histoire locale et renforcent le duo Piette/Papillon qui fournissait jusqu'alors le plus gros de la copie. Même s'ils sont encore peu nombreux, leur apport diversifie et enrichit la recherche. Mais le fait novateur est qu'ils ne sont pas seulement des notables érudits, originaires de la région. Pour eux, comme pour Amédée Piette, le statut d'érudit provient de leur appartenance à des sociétés savantes ; par là, ils importent une sociabilité qui déborde le petit monde des connaisseurs de l'histoire thiérachienne. En effet, la sociabilité propre à ces sociétés incite les auteurs à suivre des manifestations organisées à l'extérieur de la région, à y communiquer leurs travaux, à écouter ceux des autres ; elle opère également la séparation de la liaison « identitaire » entre lieu de naissance et pratique de l'histoire locale. Ainsi, des fonctionnaires, membres de sociétés savantes, non pas nés mais nommés en Thiérache, jugent-ils normal d'effectuer des recherches sur le passé de la région.

### La Société archéologique de Vervins : première période (1873-1905)

Des publications, aussi rares et espacées furent-elles, avaient démontré que le travail érudit pouvait enrichir de significations inédites les monuments et les lieux du pays. Elles avaient aussi suscité le désir de rattacher un terroir bien peu connu à la « grande histoire ». Enfin, le cercle des amateurs – que ce fut par snobisme ou par goût sincère de l'histoire – s'était élargi. Les conditions socio-

---

11. Nous ignorons le tirage de ces deux volumes, mais il semblait très réduit. On peut même penser que le second recueil eut un tirage quasiment confidentiel. Seuls quelques rares exemplaires sont connus.

logiques propices à la création d'une société savante étaient bien réunies à la fin des années 1860. C'est pourquoi la guerre de 1870 ne la retarda guère puisque la Société archéologique de Vervins fut officiellement constituée en 1873.

### *La création*

En 1872, le nouveau propriétaire de l'imprimerie et du *Journal de Vervins*, A. Flem, lithographe, comme son prédécesseur, annonçait la publication mensuelle de documents sur la Thiérache servis à ceux qui s'y abonneraient spécialement et non plus de suppléments gratuits du journal, comme ce fut le cas trente-cinq ans auparavant. Les douze livraisons furent rassemblées dans un recueil intitulé *La Thiérache*. Une intéressante annonce aux abonnés terminait le volume<sup>12</sup>. Le rédacteur précisait que l'ouvrage, abondamment illustré et tiré à 300 exemplaires, avait coûté 2 500 francs, somme que les 180 souscriptions ne couvraient pas et de loin<sup>13</sup>. Toujours est-il que cet effort accompagnait la création de la Société qui allait désormais assurer les publications suivantes. « A partir de ce moment, *La Thiérache* devient le Bulletin de la Société archéologique de Vervins, fondée tout récemment en cette ville par une réunion de personnes dévouées à l'étude des antiquités et de l'histoire de la Thiérache. »

Le recueil clôt la période qui avait commencé vingt-trois ans plus tôt. Il commence par ce que l'on peut considérer comme le chef-d'œuvre de Léandre Papillon, une longue étude (en sept livraisons) sur les peintures murales de l'église de Vervins, découvertes en 1869 lors de recherches menées pour la restauration du bâtiment et restaurées en 1871 grâce aux fonds offerts par des Vervinois. En continuité avec les pratiques précédentes, sont publiés de nombreux éléments d'archives concernant divers épisodes de l'histoire locale ainsi que des notices anonymes consacrées à des fondations monastiques. Edouard Piette relate une démarche originale pour l'époque : son voyage, en 1865, à la recherche des descendants des Réformés thiérachiens qui avaient fui les persécutions et s'étaient réfugiés en Allemagne, à Friedrichsdorff. Edouard Fleury, imprimeur, journaliste, archéologue et historien de la Révolution, grand initiateur de l'histoire locale dans l'Aisne<sup>14</sup>, est représenté par une recherche archéologique sur la pierre tombale d'un seigneur d'Origny-en-Thiérache. Amédée Piette consacre un article à Jacques I<sup>r</sup> de Coucy-Vervins. Une histoire de Gercy, de la période romaine « jusqu'à nos jours », non signée mais dont l'érudition doit beaucoup à Amédée Piette et à Auguste Matton, l'archiviste départemental, inaugure le genre des monographies villageoises dont le succès ne faiblira pas.

12. *La Thiérache, recueil de documents concernant l'histoire, les Beaux-arts, les sciences naturelles et l'industrie de cette ancienne subdivision de la Picardie*, 1872, deuxième volume, Vervins, Imprimerie de A. Flem, lithographe, 1872, p. 203.

13. L'imprimeur dut certainement avancer ce qui manquait. Peut-être fut-il aidé par des donateurs, mais nous l'ignorons.

14. Il mourut en 1883, la même année qu'Amédée Piette.

Cette publication avait été décidée par un comité qui jugea le moment venu de former une société savante. Il arrêta ses statuts en décembre 1872 et la Société archéologique de Vervins fut autorisée le 17 janvier 1873. Les membres fondateurs étaient au nombre de trente-deux. Certes, il s’agissait d’un groupe de notables, mais la composition du milieu était sociologiquement diversifiée : sept fonctionnaires civils, deux militaires, quatre magistrats, deux ecclésiastiques, deux enseignants, trois membres de professions libérales (médecin, pharmacien, géomètre-expert), deux élus locaux (le maire de Vervins et le conseiller général de l’arrondissement), deux entrepreneurs (dont A. Flem, imprimeur et directeur du *Journal de Vervins*), quatre propriétaires et rentiers, trois retraités<sup>15</sup>. Durant l’année 1873, la Société s’attacha à recruter de nouveaux membres titulaires et des membres correspondants dans le département (notamment Edouard Fleury, président de la Société académique de Laon et Amédée Piette, à ce moment vice-président de la Société archéologique de Soissons), dans la région picarde, à Paris (notamment Ernest Lavisse, originaire du Nouvion et déjà célèbre à cette époque) et jusqu’à Oxford. A la fin de l’année, elle comptait 47 membres titulaires et 56 correspondants (qui seront 61 l’année suivante).

Les statuts, conformes au modèle de l’époque, prévoient une cotisation annuelle de quinze francs pour les titulaires et huit francs pour les correspondants, donnant droit au *Bulletin* annuel. Ce ne sont pas des montants négligeables mais ils ne signifient pas particulièrement une intention d’homogénéité sociale et culturelle, homogénéité que, par ailleurs, préservent les conditions d’accès : deux parrains, membres titulaires, et l’acceptation de la majorité des votants. Il ne semble pas pour autant que la Société ait favorisé une attitude férolement élitaire. Le rapport presque égal, dès la première année, entre le nombre des titulaires et celui des correspondants l’atteste, alors que d’autres sociétés se fermaient aux milieux moins bien situés dans la hiérarchie sociale en limitant de façon drastique l’accès au groupe des titulaires.

La Société se réunissait mensuellement à l’hôtel de ville, le *Bulletin* donnait les comptes-rendus de séance et, de plus en plus systématiquement, le texte des conférences ou des travaux présentés. La première séance (20 décembre 1872) fut consacrée à l’allocution du président, Édouard Piette<sup>16</sup>. Elle appelait principalement à un programme archéologique s’étendant de la préhistoire à l’étude des abbayes et des châteaux. Elle invitait aussi à mener des recherches à partir des archives départementales, dont Auguste Matton venait d’établir un inventaire sommaire, et signalait une source importante, les anciennes minutes de notaires.

15. La liste des membres fondateurs, ainsi que les statuts de la Société, sont publiés dans *La Thiérache, Bulletin de la Société Archéologique de Vervins*, 1873, p. 1-5.

16. Édouard Piette, un ancien banquier de Vervins, avait été brièvement maire de la ville et député de l’arrondissement. Son fils, Alfred, un juriste, était également membre titulaire de la Société. Édouard, nous l’avons rappelé, était cousin d’Amédée Piette mais aussi d’un autre Édouard Piette, surnommé « le préhistorien », car il était l’un des fondateurs de la science préhistorique en France.

Jean-Pierre Chaline, dans son indispensable ouvrage de synthèse sur les sociétés savantes en France, a établi les rythmes de créations de ces sociétés au XIX<sup>e</sup> siècle<sup>17</sup>. Il est intéressant de constater que leur institution dans le département de l'Aisne reflète la périodisation établie par l'auteur. Le Premier Empire n'avait pas suscité un contexte favorable à la création de groupements savants dont le nombre resta stagnant (les créations ne compensant pas les disparitions). En revanche, le régime des Bourbons favorisa une reprise des activités savantes, reprise très sensible dès 1820. De fait, si aucune société ne s'organisa dans le département de l'Aisne durant le Premier Empire, le milieu érudit de Saint-Quentin fonda, en 1825, la Société académique des sciences, arts, belles lettres, agriculture et industrie, sous l'impulsion d'un fonctionnaire du fisc et archéologue qui avait été affecté dans cette ville<sup>18</sup>. La monarchie de Juillet fut, elle aussi, propice au développement des sociétés savantes. Ainsi le CTHS (Comité des travaux historiques et scientifiques) fut-il institué en 1834 à l'initiative de Guizot, lui-même fondateur de la Société de l'histoire de France. A cette période, les activités savantes prirent, dans le département de l'Aisne, une ampleur visible dans des publications spécialisées (entre autres, les suppléments historiques du *Journal de Vervins* dont les premiers, on s'en souvient, parurent en 1837). La Société archéologique, historique et scientifique de Soissons fut créée en 1847. La révolution de 1848 et la II<sup>e</sup> République ne brisèrent pas ce mouvement ascendant qui s'amplifia encore sous le Second Empire. Le département de l'Aisne ne resta pas à l'écart des tendances nationales : 1850, Société académique de Laon, 1860, Société académique de la région de Chauny, 1864, Société historique et archéologique de Château-Thierry. Sur le plan national, les créations reprirent après la guerre de 1870 avec une rapidité inconnue jusque là. La Société archéologique de Vervins (1873) s'inscrit bien dans cette reprise qui culmina dans les premières années de la III<sup>e</sup> République.

Ainsi les sociétés savantes dans l'Aisne se sont-elles développées selon un rythme conforme à la périodisation nationale ; elles correspondent également, d'un point de vue géographique, à une tendance caractéristique des régions nord de la France. J.-P. Chaline repère deux types de cristallisation institutionnelle des sociabilités érudites qui sont, de toute façon, un phénomène urbain : le monopole de chefs-lieux, grandes cités qui concentrent à peu près toute l'activité savante du département (ce qui est le cas, par exemple, de la région toulousaine) ou, à l'inverse, la dissémination de cette activité entre les villes, préfecture et sous-préfectures (bien visible entre autres dans la région picarde)<sup>19</sup>. L'Aisne relève du

17. Jean-Pierre Chaline, *Sociabilité et érudition. Les sociétés savantes en France*, Paris, Éditions du CTHS, 1998.

18. Il s'agit de Charles-Florentin-Jacques Mangon de La Lande qui, dans les différentes régions où il fut affecté, incita systématiquement les milieux érudits à se constituer en sociétés savantes (J.-P. Chaline, p. 259).

19. Un troisième type combine l'existence de pôles concentrant un nombre important de sociétés, sans que cela empêche les petites villes de se doter d'un organisme savant (J.-P. Chaline, p. 97-102).

second type qui traduit à la fois le goût de certains milieux aisés pour des activités désintéressées de connaissance et les rivalités entre les villes. Il reste que, si les érudits vervinois semblaient prêts à s'organiser dès la fin des années 1860, l'énergie préfectorale fut indispensable à la mise en œuvre finale du projet. Ils le reconnaissent d'ailleurs explicitement et conférèrent au sous-préfet le titre de président d'honneur de la Société. Ce titre fut également offert, la même année, au duc d'Aumale, qui possédait de nombreuses propriétés dans l'arrondissement, de sorte que la Société put, comme souvent les groupements de cette époque, s'enorgueillir de compter parmi ses membres un représentant du gotha nobiliaire.

### *Le microcosme de la Société*

La composition sociologique des membres de la Société vervinoise ne diffère pas des tendances observables ailleurs, dans des sociétés qui ont le même type d'intérêts : prédominance des professions relevant du service public (fonctionnaires de pouvoir, personnel judiciaire, militaires et prêtres), professions libérales (juristes, médecins, pharmaciens) et rentiers divers (ou « propriétaires »)<sup>20</sup>. De façon plus globale, on constate un équilibre entre les agents de l'État et les autres notables. Les élus (maires, députés, conseillers généraux) figurent naturellement dans ces groupements bien vus de l'administration<sup>21</sup>. J.-P. Chaline note, dans l'ensemble des sociétés, la faiblesse de la représentation des instituteurs : de fait, deux instituteurs seulement figurent dans la liste des membres de la Société lors de sa création. Quant aux professions liées à l'économie (industriels, négociants, agriculteurs), elles sont pratiquement absentes : deux industriels, l'un à Vervins, l'autre à La Capelle. Enfin, bien que rien ne le prescrive dans les statuts, la Société, à Vervins comme ailleurs, demeura résolument masculine à deux exceptions près : la baronne Etienne Pichon, veuve du sous-préfet et président d'honneur de la Société, et Madame Albert Duflot, propriétaire à Fontaine.

Les études monographiques de sociétés savantes au XIX<sup>e</sup> siècle relèvent fréquemment le rôle d'une personne ou d'un petit groupe d'individus qui s'investissaient sans compter dans les destinées de leur société. Ils y déployaient leurs talents, leur énergie, leurs capacités sociales, leur temps, au point qu'ils finissaient par s'identifier à la société et réciproquement. Il s'ensuivait, lors de leur disparition, des crises de succession qui mettaient finalement la société en péril. La Société archéologique de Vervins fut à la fois bénéficiaire et victime de ce processus.

Le premier bureau, formé en 1873, eut pour président Edouard Piette, vice-président Léandre Papillon, secrétaire archiviste Eugène Mennesson, trésorier

20. Il y a lieu de noter également, et cela est caractéristique de l'étroitesse du milieu notable dans une petite ville, la présence de parents, soit cousins, soit père et fils, soit alliés.

21. Par un arrêté du 19 juillet 1875, le ministère de l'Instruction publique accorda une allocation de 300 francs pour encourager les travaux de la Société. Une nouvelle allocation du même montant fut attribuée deux ans plus tard.

François Rogine. Ce bureau fut reconduit à l'identique jusqu'en 1890. Durant dix-huit ans donc, ces hommes assumèrent pleinement leurs fonctions. Edouard Piette et Léandre Papillon avaient respectivement 67 et 60 ans en 1873, Eugène Mennesson, 42 ans. Les deux premiers disparurent en 1890 et Eugène Mennesson devint président ; il avait alors 59 ans. Il mourut douze ans plus tard, en 1902, et fut remplacé par le docteur Penant (né en 1827, médecin à Vervins depuis 1859) qui décéda en 1909.

Piette et Papillon, les premiers, bientôt rejoints par Penant, puis par Mennesson, avaient déjà mené ensemble des travaux d'histoire locale, avant même la création de la Société. Ces quatre érudits et François Rogine, professeur de sciences au collège de Vervins, spécialiste de géologie thiérachienne, animèrent les réunions, assurèrent les liaisons extérieures avec les correspondants et les sociétés, rédigèrent l'essentiel des *Bulletins*. Ainsi, lorsqu'en 1883 la Société académique de Laon organisa un congrès départemental des sociétés du département, le bureau de la Société archéologique de Vervins la repréSENTA ; les communications étaient signées de Rogine et Mennesson. Incontestablement, durant plus d'un demi-siècle (dont une trentaine d'années à la Société), ils avaient maintenu la continuité des activités propres au milieu érudit et profité des opportunités liées à la cristallisation institutionnelle de ces activités en une société savante reconnue pour donner une forte impulsion à l'histoire locale. De fait, s'il y eut peu de publications avant 1873, la Société édita 21 numéros de *La Thiérache* jusqu'en 1905.

Ce petit groupe sut conserver sa cohésion, charpenter les intérêts et les activités de connaissance, préserver à cette époque d'intense effervescence politique l'autonomie et la sérénité de la recherche locale. Cependant, il ne réussit pas à élargir le public des amateurs plus ou moins actifs (les correspondants), ni à rallier des hommes plus jeunes, différemment formés, susceptibles d'ouvrir de nouvelles pistes. C'est pourquoi la Société connut un déclin continu des ses effectifs et de ses activités jusqu'au point de risquer la pure et simple disparition.

En 1873, à la fin de sa première année d'exercice, la Société comptait 103 membres. Elle augmenta ses effectifs jusqu'en 1877 où elle atteint 116 membres. A partir de cette année, le nombre des adhérents commença à décroître lentement mais régulièrement, diminuant en moyenne de quatre ou cinq personnes par an. En 1880, trois ans plus tard, la Société avait perdu 21 membres et sa composition sociale commençait à différer de celle qu'elle présentait en 1873. Parmi les 38 membres titulaires, le nombre des retraités (12) était devenu presque équivalent à celui des fonctionnaires (13) : proportion qui atteste le vieillissement de ce groupe, le non-remplacement des disparus, tandis que la proportion entre agents de l'État et l'ensemble des autres membres n'est plus égale. En revanche, le nombre des agents de l'État prédominait encore parmi les correspondants (19 sur 57) : il s'agissait en fait de fonctionnaires, originaires de la Thiérache mais en poste ailleurs, comme Amédée Piette ou Ernest Lavisse. En 1891, ne restaient que 22 titulaires (et 39 correspondants). La liste des titulaires, comparée à celle de l'année 1880, montre que, si la Société avait réussi à attirer quatre nouveaux membres (un journaliste, un architecte, un avoué, un propriétaire), elle n'avait pas remplacé les 14 titulaires « disparus » durant la décennie écoulée.

En 1902, lorsque décéda Eugène Mennesson, son successeur, le docteur Penant constatait : « Depuis [1872] les rangs, par départ ou par décès, se sont bien éclaircis et on peut compter aujourd’hui : membres titulaires 15, membres correspondants 28<sup>22</sup>. » Le nouveau président annonçait l’admission de huit nouveaux membres titulaires – un notaire et son fils, un avoué et son fils, le fils d’un autre avoué lui-même membre titulaire, un médecin – et de deux membres correspondants – un abbé, professeur de rhétorique, et un journaliste, rédacteur du *Républicain Vervinois*. Cette liste donne à voir combien la Société s’était refermée sur un petit milieu de juristes vervinois (d’autres membres titulaires sont des notaires en retraite, un ancien greffier, deux avoués) qui, pour faire nombre, présentaient leur fils. Le docteur Penant avait alors soixante-quinze ans. Il mourut en 1905. Son successeur, le docteur Gannelon, n’arriva à publier le tome XXI de *La Thiérache* qu’en 1908 ; ce dernier recouvrait les années 1904 et 1905. Il n’y avait presque plus de réunions, la trésorerie était au plus bas. La Société ne comptait plus que quatorze titulaires : huit « anciens » (ils étaient déjà là en 1891) et six nouveaux. Ces derniers comptaient deux propriétaires (dont une femme, fille d’un titulaire décédé), deux avoués, un ancien notaire, un médecin. Il n’y avait plus de fonctionnaires. La Société, désormais coupée du milieu des agents de l’État, n’avait pas pour autant élargi son assise dans la société notable de la région.

Isolée, elle cessa toute activité en 1905 et ne conserva plus qu’une existence formelle<sup>23</sup>. En effet, les relations statutaires furent maintenues. Ainsi, Charles Gannelon, toujours président en titre, envoyait, en 1925, une lettre circulaire aux membres de la Société où il rappelait : « Le 21<sup>e</sup> et dernier volume de *La Thiérache*, publié en 1908, comprend les communications faites en 1904 et 1905, dans les dernières séances présidées par le docteur Penant. Notre société est donc en sommeil depuis cette époque : sommeil salutaire et réparateur du reste, car nos ressources étaient presque épuisées<sup>24</sup>. » Presque éteinte peu avant la première guerre mondiale, elle allait reprendre vie juste avant la seconde, en 1937.

### *De la collection à la mise en histoire : les pratiques savantes<sup>25</sup>*

La Société archéologique de Vervins réunissait des personnalités diverses dont les formations, les activités et les intérêts différaient. Cependant, un trait commun peut être attribué à tous sans grand risque d’erreur : ils étaient des collectionneurs acharnés. Trait nullement original d’ailleurs durant ce siècle où éru-

22. *La Thiérache*, tome vingtième, années 1902 et 1903, séance du 21 octobre 1902, p. 61.

23. Sur ce point, la Société vervinoise évolue différemment des sociétés axonaises. Par exemple, en 1905, au moment où la première disparaissait, les sociétés de Laon et de Soissons voyaient la courbe de leurs effectifs se redresser fortement entre 1905 et 1913.

24. Lettre manuscrite du docteur Charles Gannelon, datée du 15 mai 1925, Arch. SAHVT.

25. Un tableau sociologique des sociétés savantes de l’Aisne au XIX<sup>e</sup> siècle et une enquête sur leurs objets d’étude ont été effectués par Marc Le Pape : « Vers une histoire des goûts savants. La découverte des églises fortifiées de Thiérache, 1840-1939 », *Mémoires de la Fédération des sociétés d’histoire et d’archéologie de l’Aisne*, t. XXXVII, 1992, p. 147-163.

dition rimait avec collection, où le qualificatif de collectionneur était un attribut non négligeable de la notabilité. Un trait d'époque donc et qu'illustre cet exemple purement vervinois. En 1861, Amédée Piette édita une plaquette consacrée à l'histoire de sa famille. Or, sur la notice concernant son cousin, Louis-Édouard, qui n'était pas encore le président de la Société, il écrivait : « Aujourd'hui Piette, Louis-Edouard, consacre ses loisirs à des recherches et des études historiques concernant particulièrement le pays ; il a formé et complète chaque jour une collection de gravures et de dessins sur le département de l'Aisne, qui compte déjà plus de 2 900 pièces<sup>26</sup>. »

Les sociétaires centraient leurs collections sur l'histoire régionale : elles se componaient de « découvertes » dues à des fouilles, à des récupérations de greniers, de maisons en démolition, etc., et qui allaient du silex taillé à des pièces manuscrites, en passant par des monnaies et des objets divers. Elles comprenaient également des achats, notamment d'imprimés anciens. A Vervins, comme ailleurs, la passion individuelle de collection trouvait une expression collective dans un espace public où elle s'extériorisait : le musée. Le projet de musée, bien qu'il ne fût pas explicitement inscrit dans les statuts fondateurs, était inhérent à la création de la Société, ainsi que l'atteste le discours inaugural d'Édouard Piette recommandant aux sociétaires de signaler à temps « les découvertes intéressantes » de façon à ce que la Société soit mise en position « de les acquérir pour son musée<sup>27</sup> ». Effectivement, le compte rendu des séances l'atteste, des sociétaires firent don au musée de la Société qui d'objets singuliers, qui de collections entières. La municipalité offrit à la Société deux pièces de l'hôtel de ville où furent installées des vitrines. Les trouvailles archéologiques formaient l'essentiel du fonds : elles provenaient des fouilles entreprises par les sociétaires eux-mêmes.

L'usage voulait que les sociétaires agissent en mécènes : outre les dons en faveur du musée, souvent ils payaient personnellement des planches et des illustrations de bonne qualité devant agrémenter le *Bulletin*, ils abandonnaient aux recherches un morceau de propriété pour peu que sur celui-ci fût détecté un « site » archéologique, ils finançaient des frais de recherche, de voyage, ils achetaient des ouvrages de base pour la bibliothèque. Quant à leur temps, ils le dépensaient sans compter. Pour ceux qui en avaient beaucoup, les propriétaires rentiers, les retraités, on constate, à la lecture des bulletins, qu'ils l'utilisaient pleinement et se montraient à la fois archéologues, copistes, rédacteurs voire polygraphes. Quant à ceux qui en avaient moins, médecins, juristes, prêtres, professeurs, fonctionnaires, ils consacraient certainement la plus grande part de leurs loisirs à préparer des communications pour les séances de la Société et son *Bulletin*. Il reste cependant que, titulaires ou correspondants, seule une minorité des sociétaires « travaillait », les autres constituant son public. Le bulletin annuel, expression concrète de la Société et de ses travaux, comportait un bref compte rendu des

26. Amédée Piette, *Famille Piette*, Vervins, Imprimerie de Papillon, lithographe, 1861, p. 35.

27. *La Thiérache*, 1873, p. 8.

réunions tenues mensuellement à l'hôtel de ville de Vervins et portant sur la vie de la Société (nouveaux membres, dons, relations avec d'autres sociétés, etc.), ainsi qu'un résumé des communications. Très rapidement, ces dernières furent intégralement imprimées si bien qu'un corpus abondant, les 21 tomes de *La Thiérache*, permet de connaître les pratiques savantes propres à cette société.

Née sous le signe de l'archéologie, la Société s'y adonna pour de bon surtout durant les premières années, sans pour autant délaisser ce filon par la suite. Il y eut deux lieux et deux grands moments : *Verbinum* et le présumé « camp romain » de Macquenoise. A Vervins, le théâtre gallo-romain, repéré juste avant la guerre, fit l'objet de fouilles, ainsi qu'un caveau funéraire tout juste découvert. Le chantier reçut la visite de M. Boeswilwald, inspecteur des monuments historiques, délégué par le Comité des travaux historiques, qui admit l'existence du théâtre et obtint une subvention<sup>28</sup>. Edouard Piette avait déjà, en 1841, demandé à la commission des antiquités du département de l'Aisne des fouilles du site de Macquenoise, d'abord considéré comme un camp édifié par un lieutenant de Jules César, puis comme un retranchement gaulois. Ce fut Eugène Mennesson qui revint à Macquenoise en 1877<sup>29</sup> pour donner vigueur à l'hypothèse d'une « barricade gauloise » puis, à nouveau, en 1880, mais associé cette fois à François Rogine, professeur de sciences et géologue : ce dernier ne vit que les restes d'une carrière ancienne. E. Piette, L. Papillon (ce dernier s'intéressait aussi à la préhistoire), E. Mennesson et F. Rogine (celui-ci publia, durant plusieurs années, une géologie de la Thiérache) furent certainement les plus archéologues de la Société.

En 1877, *La Thiérache* faisait état d'une circulaire de la Société française d'archéologie demandant aux sociétés savantes de procéder à un inventaire des objets d'art contenus dans les églises et autres bâtiments publics. Les sociétaires s'organisèrent pour y répondre sans rencontrer de difficultés particulières, tant la pratique de l'inventaire leur était familière. En effet, les bulletins manifestent une tendance, qui ne faiblira pas, à l'accumulation descriptive de monuments et objets anciens, églises villageoises, châteaux, pierres tombales, sceaux, armoiries, plaques de cheminée, etc. Un trait constant également, mais qui préexistait à la Société, consiste à reproduire des textes anciens concernant des villes, des villages ou des individus. Le genre biographique est souvent abordé de cette façon : une brève introduction sur le personnage puis la reproduction pure et simple de textes qui leur sont liés.

En fait, la plupart des rédacteurs, en continuité avec leurs habitudes de collection, conçoivent une histoire de leur région à condition de l'attacher à des objets visibles, palpables – tous les monuments, toutes les ruines, tous les objets, de la poterie gallo-romaine à un contrat de mariage établi au XVI<sup>e</sup> siècle – ou à des événements matérialisés tels que des coutumes locales, l'usage d'un patois. Pour la plupart, donc, la pratique savante consiste à choisir et fréquemment « découvrir » un objet historique pour en faire la notice avec les moyens du bord.

28. *La Thiérache*, 1875, p. 62. Pour les subventions, voir note 21.

29. *La Thiérache*, 1877, p. 135.

Marc Le Pape, qui désigne cette attitude intellectuelle, cette pratique, sous le nom « d'histoire-inventaire » montre qu'elles ne sont pas spécifiques aux Vervinois. Cependant, selon lui, les Vervinois s'intéresseraient plus volontiers à des objets marginalisés par les autres Sociétés du département, parce que moins revêtus des prestiges de la « grande histoire » et moins attirants selon l'esthétique explicite des milieux savants<sup>30</sup>.

Des sociétaires vervinois publièrent aussi des articles et des travaux d'histoire au sens moderne du terme. Sans doute le meilleur, à nos yeux actuels, fut-il composé, mais vingt-huit ans avant la création de la Société, par Amédée Piette. Il s'agit de son histoire de Foigny (voir note 5), et notamment des pages consacrées au développement économique de l'abbaye où, loin de s'en tenir à recopier ses sources, Piette construit ses données, évalue le capital foncier, en analyse les mises en valeur, étudie les comportements économiques des prieurs. Membre correspondant de la Société vervinoise, il publia peu cependant dans la Thiérache. Son cousin, en revanche, écrivit beaucoup et, loin de se montrer exclusivement archéologue, publia durant neuf ans des sources notariales qu'il éclairait de commentaires précis, son but étant de révéler « l'histoire intime des diverses classes de la société française<sup>31</sup> ». Edouard Mennesson donna des pages sur tous les sujets, dans tous les *Bulletins*, son grand œuvre restant une copieuse histoire de Vervins, compilation chronologiquement ordonnée de toutes les connaissances sur la ville disponibles à l'époque et qu'il avait égrenées des années durant dans les *Bulletins*<sup>32</sup>. Sur Mennesson, une quarantaine d'années plus tard, un autre président de la Société, Pierre Noailles, composa cet éloge mi-figue, mi-raisin : « Si je voulais caractériser d'un mot qui ne soit pas trop injuste l'impression que j'ai retirée de la lecture de ses innombrables publications, je dirais qu'il fut un amateur très distingué<sup>33</sup>. » Le docteur Penant céda, lui aussi, à l'engouement général pour « l'histoire-inventaire », il décrivit châteaux, forteresses, abbayes, demeures seigneuriales. Il reste qu'il fut l'auteur de recherches originales et novatrices car inspirées par sa profession : il publia l'histoire des hôpitaux de Thiérache, il étudia le cas de Nicole Obry, la célèbre possédée vervinoise, à la lumière des théories de Charcot.

## Une existence formelle de 1908 à 1937

En 1905, à la dernière réunion de la Société, le docteur Gannelon remettait « la suite de sa communication à une prochaine séance ». Cette séance n'eut

30. M. Le Pape, *op. cit.*, p. 157 et 159.

31. E. Piette, *La Thiérache*, t. I, 1873, p. 166.

32. Eugène Mennesson, *Histoire de Vervins. Depuis l'invasion de la Gaule par les Romains jusqu'en 1789*. Vervins, édité par la Société archéologique, 1896, 477 p.

33. P. Noailles, « La société archéologique de Vervins, 1872-1937 », *La Thiérache, Bulletin de la Société Archéologique de Vervins*, 1937, p. 11.

pas lieu ; la Société, réduite à quelques fidèles, ruinée, avait perdu son public. Son nouveau président, Alfred Falaize, publia à grand-peine, en 1908, les travaux de 1904 et 1905, puis ce fut le silence jusqu'en 1937. La municipalité se contenta de fermer les deux pièces qui constituaient le musée de la Société.

Trois décennies sans aucune activité. Curieusement, le dernier carré eut un réflexe de survie légale, maintint un bureau statutairement constitué, conserva le livret de Caisse d'épargne de la société et un titre du Crédit foncier. Il y eut, en 1912, une réunion qui confirma les rôles respectifs des membres du bureau. Treize ans plus tard, en mai 1925, Alfred Falaize convoquait une réunion par l'intermédiaire du docteur Gannelon, secrétaire de la Société (voir note 24). Il s'adressait aux sept sociétaires : cinq « anciens », titulaires en 1905 (lui-même, Madame Albert Duflot, le docteur Gannelon, Adrien Herbert, déjà ancien notaire à cette date, Louis Lefèvre, ancien notaire) et deux « héritiers » (Henri Penant, médecin lui aussi, et Robert Falaize, avoué comme son père). La lettre proposait l'élection d'un nouveau bureau et la reprise des activités « maintenant que la situation financière se trouve améliorée<sup>34</sup> ». Un nouveau bureau fut formé, encore présidé par Albert Falaize<sup>35</sup>. Le docteur Gannelon était vice-président, Robert Falaize, secrétaire, Henri Penant, trésorier<sup>36</sup>. Les activités ne repritrent pas.

Pourtant, l'histoire locale continuait à susciter des auteurs et un public. L'annonce par la presse, en 1925, de la constitution d'un nouveau bureau avait suscité quelques lettres d'encouragement et des propositions de manuscrits à publier<sup>37</sup>. Des amateurs achetaient les exemplaires restants des bulletins. Pourquoi, malgré ces signes encourageants, la Société fut-elle incapable de relancer ne fût-ce qu'un nouveau *Bulletin* ? Il semble que ce fut moins, de la part de ses membres, faute d'énergie que refus d'intégrer de nouveaux venus dont la vision du monde social et politique serait antagoniste de la leur. Un petit épisode dont la trace a été conservée le donne à croire.

Vint s'installer à Vervins, au début du siècle, un certain Eugène Creveaux, ingénieur des Arts et Métiers. Il créa une entreprise de construction métallique puis devint successivement conseiller municipal (1907), adjoint, premier adjoint, maire (radical-socialiste) de Vervins, élu en février 1931 (il remplaçait Antoine Ceccaldi, également radical-socialiste, dont l'élection en mai 1929 avait été annulée). Il publiait régulièrement dans *Le Démocrate*, journal fondé en 1905 par Pascal Ceccaldi<sup>38</sup>. Alfred Falaize donna lui aussi des séries d'articles à ce journal. S'il voulait être lu, il n'avait pas le choix. Publier dans un journal radical diffusé à Vervins – pratique qui d'ailleurs renouait avec une tradition ancienne

34. L'avarice se montait à 1 800 francs, provenant essentiellement des produits financiers générés par les titres du Crédit foncier et par les ventes du *Bulletin*.

35. Ce dernier mourut en 1933.

36. Ce bureau fut passager mais nous ignorons quand il fut transformé. Le docteur Gannelon remplaça Alfred Falaize, Henri Penant devint secrétaire et Louis Lefèvre, trésorier.

37. Lettres conservées dans les archives de la Société.

38. Pascal Ceccaldi fut sous-préfet puis député de Vervins (1<sup>re</sup> circonscription) ; son frère, Antoine, fut brièvement maire de Vervins.

puisque les origines de la Société avaient été liées à une entreprise de presse – était acceptable, mais remettre l'avenir de la Société entre les mains d'un radical était tout autre chose. En effet, à ce moment, Creveaux était à l'évidence le seul qui pouvait redonner vie à la Société. D'abord parce qu'il écrivait sur la région : il avait publié en 1909 une étude sociologique de la Thiérache<sup>39</sup>, tout en faisant paraître, dans *Le Démocrate*, des études historiques sur la révolution de 1789 à Vervins. Ensuite parce qu'il était un élu municipal. Enfin parce qu'il nourrissait, précisément en tant qu'élu, un projet sur la Société.

En septembre 1923, un journal régional, *Le Libéral*, avait consacré des pages appelant à la résurrection de la société archéologique de Vervins (malheureusement, nous ne possédons pas ces numéros). Il reçut une lettre de Creveaux qu'il publia *in extenso*<sup>40</sup>. Ce dernier, qui s'exprimait à la fois en tant qu'élu et en tant que continuateur de la Société, traçait un programme. « La génération actuelle doit continuer l'œuvre de ses illustres devanciers. [...] nous avons tout d'abord à écrire des histoires locales de l'occupation allemande pendant la guerre. [...] Nous vivons à une époque où tout se transforme autour de nous avec une rapidité prodigieuse. Quel intérêt pour ceux que passionnent les questions économiques et sociales de noter au jour le jour l'évolution qui s'accomplit. » Un tel projet d'histoire immédiate, pour utiliser un terme actuel, était évidemment radicalement étranger aux conceptions des sociétaires. Mais il ne s'en tenait pas là et lançait une opération de « récupération » de la Société. Il avait obtenu du conseil municipal l'aménagement d'un local pour rassembler « les archives concernant l'histoire locale et les collections amassées » au cours des années par des chercheurs désintéressés. Ce local sera mis à la disposition de la Société archéologique qui pourra y tenir ses séances. Enfin, il répondait à une invite du journal : « Vous avez bien voulu me faire l'honneur de me citer parmi ceux capables de prendre l'initiative de reconstituer la Société "La Thiérache" ; c'est donner bien de l'importance à ma modeste personnalité ; néanmoins, je vous apporte ma bonne volonté, l'assurance d'une collaboration effective et mes meilleurs souhaits pour une prompte réussite. » Nous connaissons la réponse de la Société : la réélection, deux ans plus tard, d'Alfred Falaize à la présidence et le maintien d'un bureau comportant les mêmes membres que celui de 1905.

De 1911 à 1914, puis de 1919 à 1926, Alfred Falaize avait publié un feuilleton dans *Le Démocrate* intitulé « Le vieux Vervins », recueil d'histoires locales, comportant les stéréotypes, l'humour de bon aloi, les mièvreries et les préciosités souvent caractéristiques d'une littérature de la « couleur locale »<sup>41</sup>. Eugène Creveaux, dans ce même journal, publia durant les années 1926-1927 ses travaux sur Vervins pendant l'occupation allemande de 1914-1918. Certes, les

39. Eugène Creveaux, *Le type thiérachien*, Paris, Bureau de la science sociale, 1909.

40. Page du *Libéral* conservée dans les Arch. de la SAHVT.

41. Sur ce point, nous renvoyons au beau travail de Anne-Marie Thiesse, *Écrire la France. Le mouvement littéraire régionaliste de langue française entre la Belle Epoque et la Libération*, Paris, PUF, 1991.

deux hommes n'appartaient pas à la même génération, mais plus encore les séparaient leurs conceptions antagonistes du monde et de l'histoire que l'on pouvait en faire.

En 1872, ce fut grâce à l'influence d'une personnalité extérieure à la région, le sous-préfet Etienne Pichon, que le milieu érudit de Vervins réussit à créer la Société archéologique de Vervins. En 1937, soixante-cinq ans plus tard, présida à la refondation de la Société un homme qui n'était pas né et n'avait pas vécu en Thiérache.

### **La Société dans le XX<sup>e</sup> siècle : 1937-1973**

Pierre Noailles, originaire de la Gironde, épousa en 1925 Henriette Duflot, dont la mère, Madame Albert Duflot, était devenue, on s'en souvient, membre de la Société après le décès de son époux (1899). Professeur d'histoire du droit romain à la faculté de droit de Paris, devenu picard d'adoption par son mariage, il présidait en 1936 la société académique « Les Picards de l'Aisne »<sup>42</sup>. C'est à partir de cette société qu'il entreprit de redonner vie à la Société archéologique de Vervins.

#### *Les deux années d'avant-guerre*

Sans doute Madame Duflot mère et sa fille entreprirent-elles un délicat travail de pourparlers avec la vieille garde de la Société pour aboutir à une conciliation générale des générations et des tendances. Toujours est-il que, le 29 janvier 1937, eut lieu une réunion décisive de la Société, dont le procès-verbal a été conservé<sup>43</sup>. Étaient présents des anciens et des nouveaux, une partie notable de ceux-ci étant apparentés aux anciens<sup>44</sup>. Le docteur Gannelon, se jugeant trop âgé, démissionna de la présidence au profit de Pierre Noailles. « Pour le bien de notre société, il serait bon à mon sens, que nous ayons un président d'une valeur indiscutable, comme M. Noailles, qui a déjà présidé à Paris l'assemblée des Picards de l'Aisne ; qui, en raison de ses attaches familiales, a fait de notre Thiérache sa patrie d'adoption et qui, aimant à revenir fréquemment à Vervins, s'intéresse à tous les faits et événements de l'histoire locale. » Le docteur Henri Penant, secrétaire de la Société, démissionna également. Outre Pierre Noailles, furent élus au bureau Robert Falaize, Eugène Creveaux et Fernand Gobert (greffier au tribunal

42. Dénomination exacte de cette association : Société Académique. Les Picards de l'Aisne à Paris. Vermandois, Thiérache, Laonnois, Soissonnais, Valois.

43. Arch. de la SAHVT.

44. Les anciens : le docteur Gannelon, Robert Falaize (secrétaire), Henri Penant (trésorier), Louis Lefèvre et Madame Albert Duflot ; les nouveaux : le fils Penant, médecin, le fils et le gendre de Madame Duflot, Eugène Duflot et Pierre Noailles, René Flem (fils ou petit-fils de A. Flem, qui fut imprimeur et membre de la Société en 1872), Sautai, un avoué, fils d'un ancien membre de la Société, Fernand Gobert, Alfred Lécuyer, Claire Devaux, Eugène Creveaux.

civil de Vervins). Quatre nouveaux membres furent admis dont Madame Noailles. Il y eut trois communications, respectivement de Robert Falaize (qui lut une étude de son père), du docteur Gannelon et d'Eugène Creveaux.

Le nouveau président lança une vigoureuse campagne d'adhésion, se débarrassa de la distinction entre membres titulaires et membres correspondants. A la fin de l'année 1937, la Société comptait déjà 189 membres : 130 résidaient localement (69 %), 37 (20 %) à Paris, en Picardie, dans le Nord et dans d'autres départements. Jusqu'à l'assemblée générale du 17 juin 1939, ce bureau redonna vie à la Société : réouverture du musée, conférences publiques, venue d'invités prestigieux, réanimation des relations avec d'autres sociétés savantes, publication d'un premier *Bulletin de La Thiérache* en 1937 (le deuxième *Bulletin* était prêt en 1939 mais ne put être publié qu'en 1945). La guerre interrompit cette effervescence, Pierre Noailles mourut en novembre 1943.

Pierre Noailles, dans un article déjà cité (voir note 33), a exposé dans quelles directions devaient être orientés, selon lui, les travaux de la Société. Il s'agit, bien entendu, de s'intéresser exclusivement à l'histoire locale : « Sans doute nous resterons cantonnés dans l'histoire locale [...] » (p. 18). Jeu de mot involontaire : pour Pierre Noailles, l'horizon des recherches dépasse le canton de Vervins, englobe toute la Thiérache, dont les limites faisaient d'ailleurs régulièrement l'objet de communications à la Société.

L'essentiel est de pratiquer l'histoire locale « de la façon la plus libre et la plus diverse », c'est-à-dire en s'ouvrant aux acquis de l'histoire nationale, en acceptant « d'allonger le questionnaire » pour reprendre le mot de Paul Veyne<sup>45</sup>. D'abord en intégrant des périodes que, sauf Eugène Creveaux, les sociétaires n'avaient qu'exceptionnellement abordées : la Révolution de 1789, la guerre de 1914-1918. Ensuite en s'ouvrant aux enrichissements apportés par l'ensemble des sciences sociales (économie politique, démographie, sociologie, géographie). Enfin, sous le terme de folklore, il introduit les investigations ethnologiques. Sur ce dernier point, il suggère une possible division du travail entre les amateurs locaux et les Thiérachiens de l'extérieur. Les premiers n'ont plus le temps, les moyens et la culture de leurs prédécesseurs<sup>46</sup>. Il faut demander aux seconds, « instituteurs, professeurs ou intellectuels de diverses professions », de construire une histoire moderne, fondée sur des formations et des méthodes exigeantes. Quant aux Thiérachiens de l'intérieur, ils sont invités à se faire ethnographes. « Il est en particulier une branche de notre domaine qui est ouverte à tous ceux qui ont le goût de l'observation et de la curiosité, c'est le folklore, cette science, nouvelle dans son développement, qui recherche les coutumes, les croyances et les superstitions populaires, les traits de mœurs pittoresques et curieux » (p. 21).

45. Paul Veyne, *Comment on écrit l'histoire. Essai d'épistémologie*, Paris, Seuil, 1971, p. 253-278.

46. La diplomatie de Pierre Noailles excluait la complaisance à l'égard du milieu érudit vervinois dont il écrit, après avoir constaté la décadence des études classiques : « Il serait difficile, on ne peut se le dissimuler, de trouver dans nos petites villes un groupe d'hommes actifs, savants, ayant des loisirs, capables d'entreprendre et de mener à bien à eux seuls, une œuvre de l'envergure et de l'unité de celle qui nous a été léguée. », *op. cit.*, p. 21.

Restait une dernière mission assignée à la Société par son nouveau président : développer le musée, mais en dépassant sa spécificité archéologique pour le transformer en musée historique de la Thiérache, auquel serait adjoint un musée folklorique. La municipalité soutenait le projet : elle avait attribué deux salles de l'hôtel de ville et un crédit pour les aménager.

Le premier *Bulletin* (1937) de *La Thiérache*, nouvelle série, parut en 1938. Savant équilibre entre les pratiques anciennes de la Société et les voies tracées par Pierre Noailles (l'article de ce dernier sur l'histoire de la Société ouvrant le volume), la livraison comportait des articles signés par des « Thiérachiens de l'intérieur », dont quatre de Creveaux, une note élogieuse de Noailles sur *Le Vieux Vervins* d'Alfred Falaize, tandis que les « Thiérachiens de l'extérieur » était représentés par Gabriel Hanotaux, de l'Académie française (sur des poètes de la Thiérache), Roland Derche, professeur au lycée Carnot, et Ernest Ledrus, professeur à l'École militaire royale de Bruxelles.

Le deuxième *Bulletin* (1940) concrétisait l'effort entrepris pour mettre en valeur les églises fortifiées comme symbole touristique tout aussi bien qu'objet de recherche et expression d'un art « populaire ». Étaient reproduites seize lithographies par Albert Lemasson, peintre et neveu par alliance de Pierre Noailles, qui accompagnait un article de Hanotaux (« Les Eglises fortifiées de Thiérache dans l'histoire de France »), précédé de « Sur les chemins de Thiérache » par Jean Loize.

### 1947 – 1973

La Société courut à nouveau le risque de disparaître, malgré la publication en 1945 de son deuxième *Bulletin*. La guerre, le décès de Pierre Noailles, le départ d'Eugène Creveaux, avaient brisé l'effervescence de 1937. Il fallut le retour à Vervins de Henriette Noailles-Duflot, en 1947, pour que reprennent les activités. Il n'y avait plus eu de réunions statutaires depuis 1939, elle en suscita une qui constitua un bureau présidé par Robert Falaize. Une assemblée générale extraordinaire suivit en 1948<sup>47</sup>. Les témoignages concordent sur ce point, Henriette Noailles continua l'œuvre de son mari. Elle renoua les liens avec les « Thiérachiens de l'extérieur », parmi lesquels Jacques Meurgey de Tupigny, conservateur aux Archives nationales, fut particulièrement actif. Elle continua à maintenir l'intérêt pour l'histoire locale dans le milieu vervinois par des excursions, des expositions et des publications qu'elle finançait largement. Contrairement à ses prédécesseurs de la fin du siècle précédent, elle ouvrit la Société à de jeunes amateurs d'histoire locale qui, plus tard, en assureront la continuité. Lorsqu'en 1947 le maire de Vervins exigea de récupérer sans tarder les pièces de l'hôtel de ville mises à disposition de la Société, les collections furent installées dans une dépendance de sa propriété de la Chaussée de Fontaine. A certains égards, l'entreprise menée par Henriette Noailles avait un aspect paradoxalement : elle avait maintenu les directions modernisatrices de Pierre Noailles mais, pour les accomplir, elle agissait comme, au XIX<sup>e</sup> siècle, certains présidents dont

47. Cette assemblée décida de donner une raison sociale moins restrictive à la Société qui prit le nom de Société archéologique de Vervins et de la Thiérache.

la demeure, les ressources financières et sociales, l'énergie personnelle finissaient par ne plus faire qu'un avec leur Société.

En 1949, la Société marqua le centenaire du titre *La Thiérache* et publia un troisième tome de la nouvelle série. Si tous ses auteurs étaient bien membres de la Société, ils vivaient tous ailleurs qu'en Thiérache, à l'exception d'un seul, Henri Sohier, un industriel hirsonnais, président de la société des amis du musée d'Hirson. Ce fut la dernière parution de cette série. La Société, comme beaucoup d'autres, ne pouvait plus envisager d'assurer les frais et la diffusion d'un bulletin. En 1953, fut constituée la Fédération des Sociétés savantes et historiques de l'Aisne, éditrice (grâce à une subvention départementale) de *Mémoires* annuels, auxquels collabora régulièrement la Société vervinoise.

Robert Falaize démissionna de la présidence en 1955. Il fut remplacé par un architecte, Jean Cannone, qui mourut en 1972. Henriette Noailles accepta de lui succéder pour un court laps de temps. Les réunions de la Société étaient devenues trimestrielles, un petit groupe d'adhérents intéressés par la recherche archéologique avait fondé sa propre association (le groupe de Recherches archéologiques de la Thiérache) tout en continuant à faire partie de la Société.

#### *Le centenaire de la Société*

Depuis sa création, la Société n'avait jamais renoncé à constituer un musée. Après la seconde guerre mondiale, faute de local, six expositions temporaires avaient été ouvertes au public dans une salle prêtée par l'hôtel de ville. En 1971, les collections de la Société, abritées chez Henriette Noailles, étaient transférées dans une maison ancienne, propriété de la commune de Vervins, devenue le siège administratif de la Société qui comptait alors 199 membres.

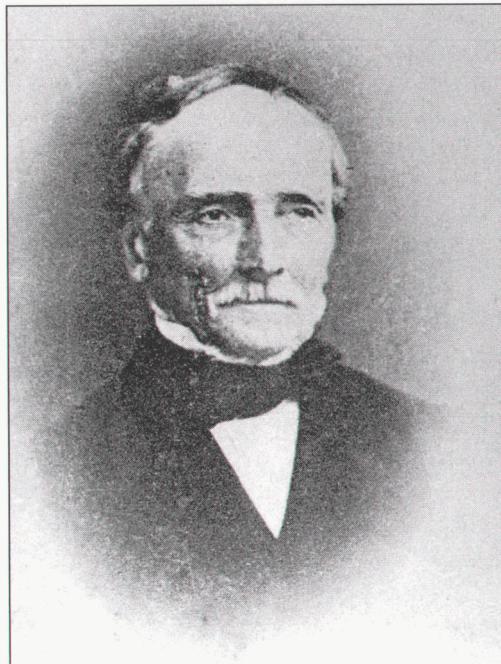
Le nouveau bureau profita du centenaire pour monter une exposition qui serait une avant-première du futur musée. Il décida également qu'une publication s'imposait. Ce fut la dernière fois que la Société publia sous le titre *La Thiérache* un volume tiré à 2 000 exemplaires. Quinze auteurs y participèrent, Meurgey de Tupigny avait écrit l'article introductif qui faisait le point sur les dernières vingt-cinq années d'activité de la Société. Il décéda en août de la même année. Henriette Noailles démissionna après le centenaire, ainsi qu'elle l'avait annoncé<sup>48</sup>.

Son départ, qui coïncidait avec le centenaire de la Société, marquait symboliquement la rupture avec le style de la sociabilité savante, très liée au monde des notables que, volontairement ou non, elle représentait encore. Depuis cette date, les déterminations sociologiques et les pratiques effectives de l'histoire locale ont donné des formes bien différentes à cette sociabilité qui compose désormais avec des tendances aussi diverses que la recherche de loisirs culturels, le succès de la notion de patrimoine, la mode de la recherche généalogique, l'engouement pour l'écologie, la généralisation des sentiments identitaires liés à la région d'origine et, enfin, le développement accru des liens établis avec la recherche universitaire.

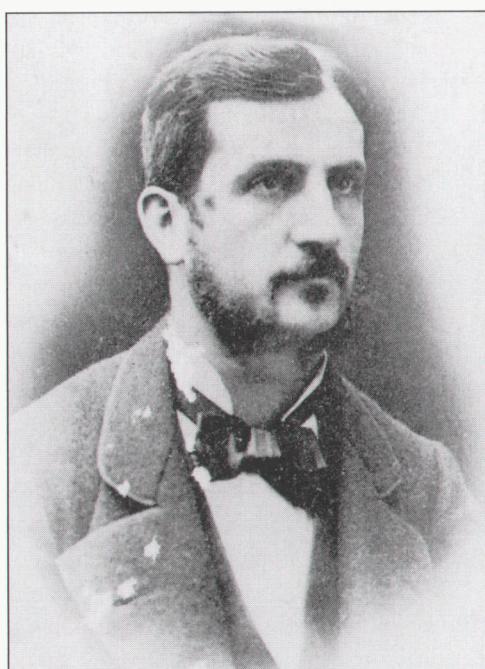
Claudine VIDAL, Alain BRUNET

---

48. Elle décéda en 1982.

**Membres de la Société archéologique de Vervins\***

1. Léandre Papillon, imprimeur, fondateur du Journal de Vervins (1837), vice-président de la Société (1873-1890)



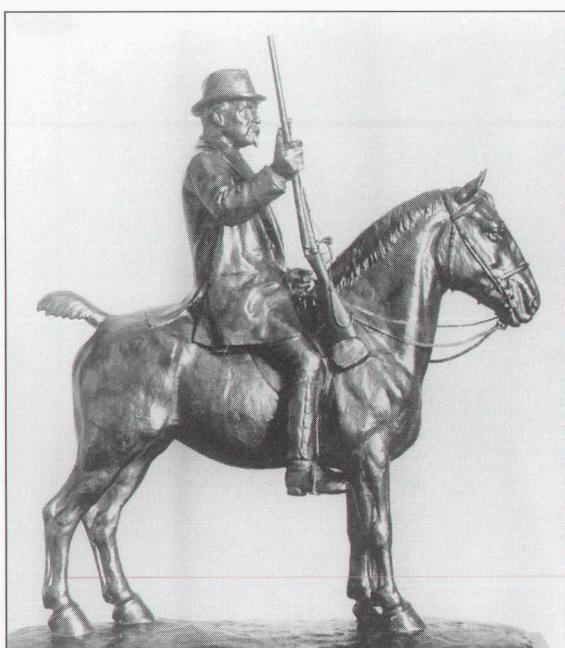
3. Etienne Pichon, sous-préfet de Vervins, fondateur de la Société archéologique de Vervins (1873) et président d'honneur

---

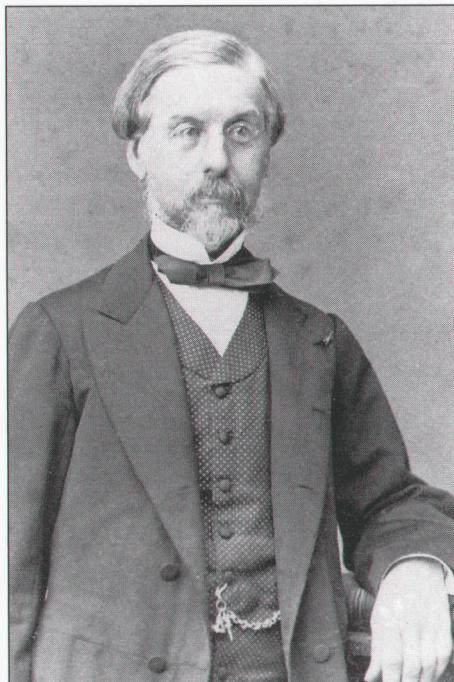
\* Ces portraits proviennent des archives de la SAHVT. (Cl. B. Vasseur). Aucun document concernant Charles Gannelon, médecin, président de 1928 à 1937, n'a pu être retrouvé.



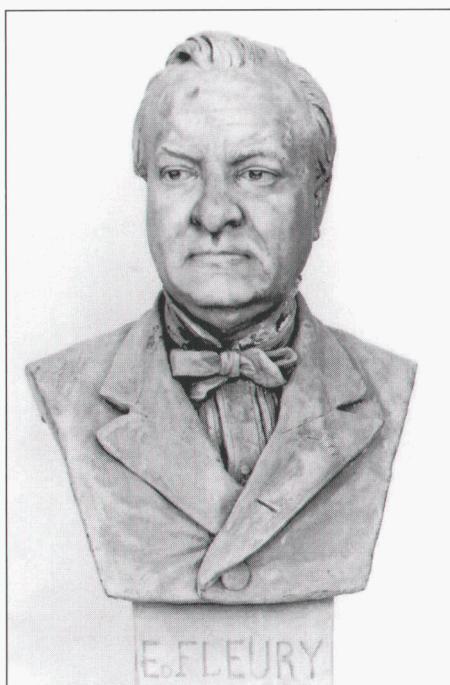
2. Amédée Piette, fonctionnaire, initiateur, avec Léandre Papillon, de l'histoire locale de la Thiérache,  
membre correspondant



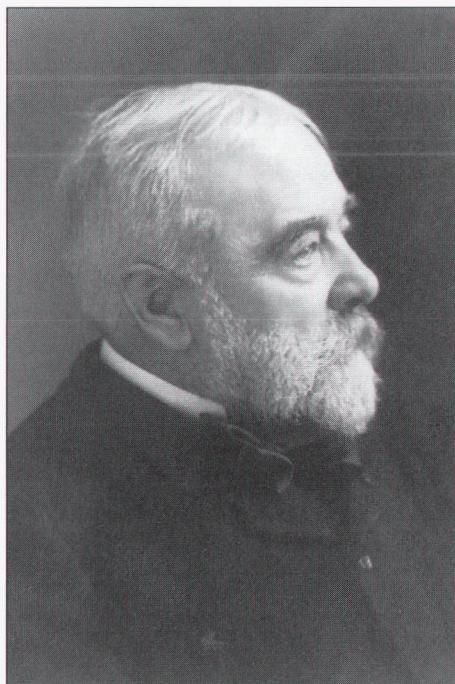
4. Le duc d'Aumale, président d'honneur



5. Edouard Piette, ancien banquier, ancien député, premier président de la Société (1873-1890)



7. Edouard Fleury, imprimeur, journaliste, historien, membre correspondant



6. Ernest Lavisse, historien, membre de l'Académie française, membre correspondant



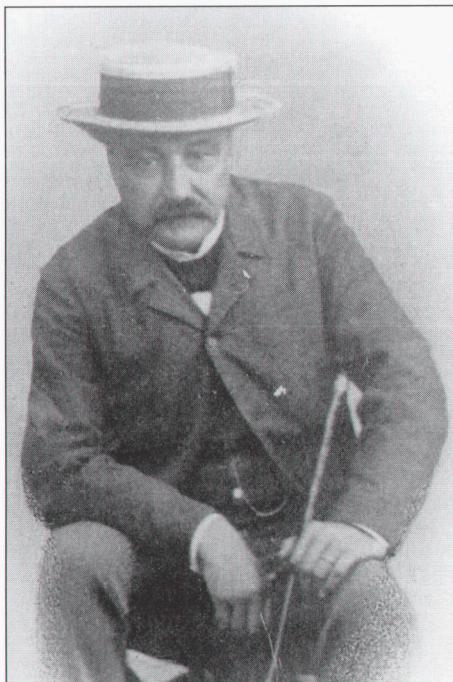
8. Charles Graux, linguiste, membre correspondant



9. Eugène Mennesson jeune



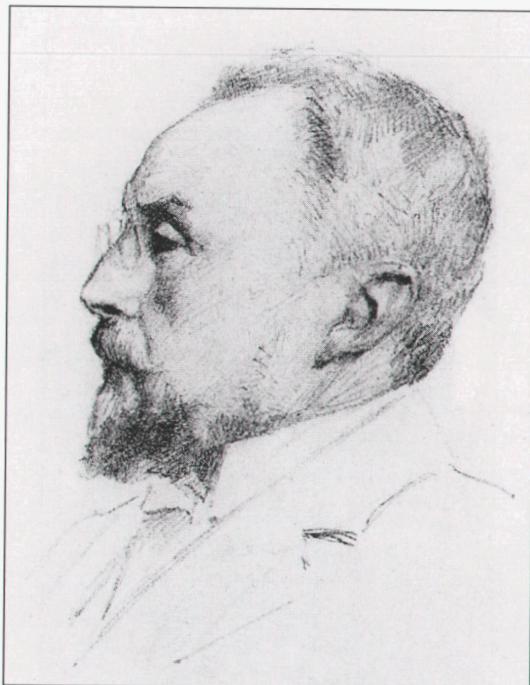
11. Auguste Penant, médecin, président (1902-1909)



10. Eugène Mennesson, docteur en droit, propriétaire, président (1890-1902)



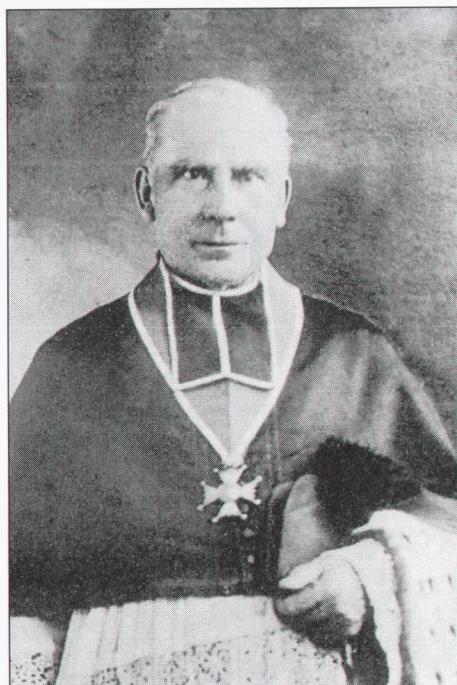
12. Alfred Falaize, avoué, président (1912-1928)



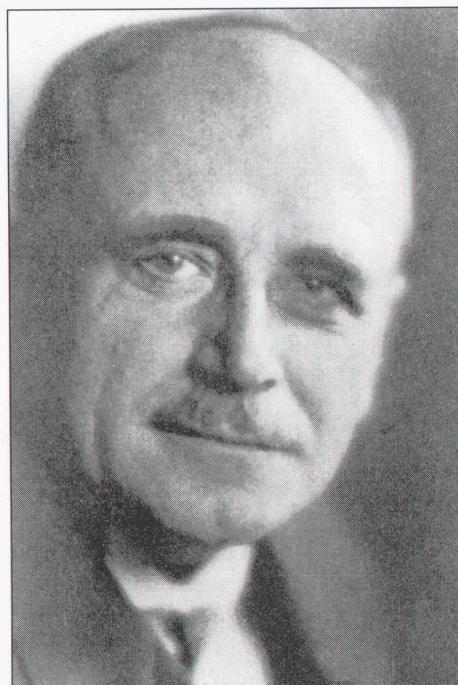
13. Gabriel Hanotaux, historien, membre de l'Académie française, député, ministre des Affaires étrangères, membre correspondant



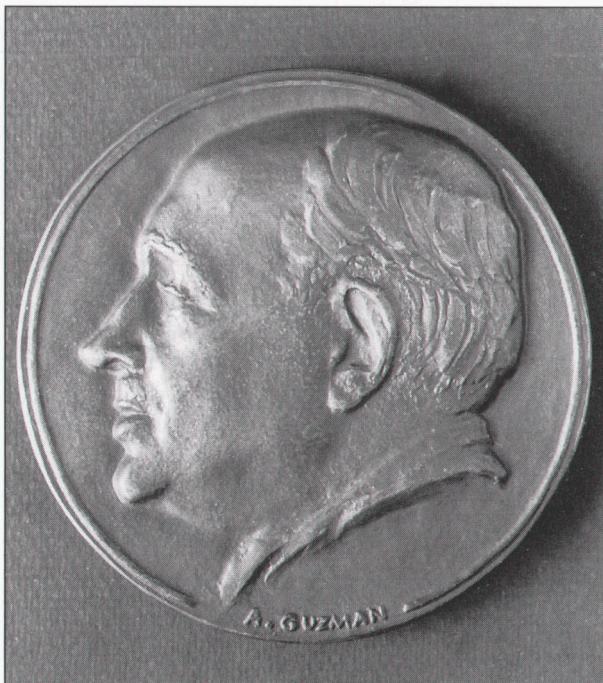
15. Eugène Creveaux, entrepreneur, maire de Vervins



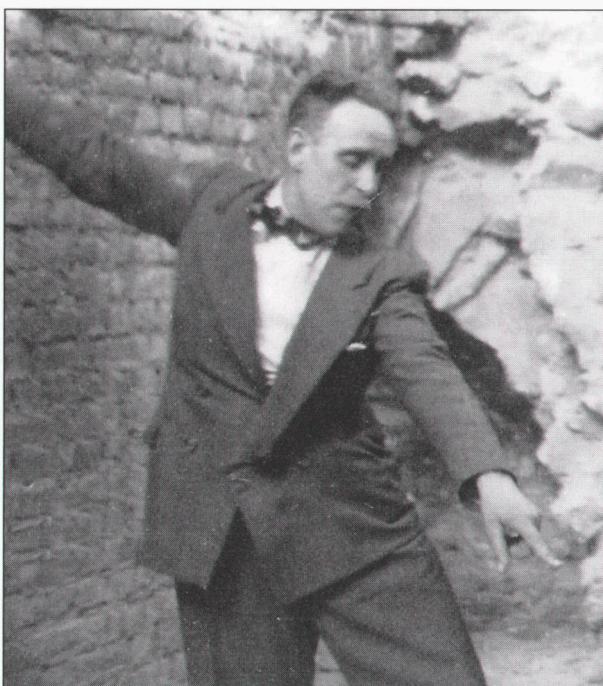
14. Abbé Méra



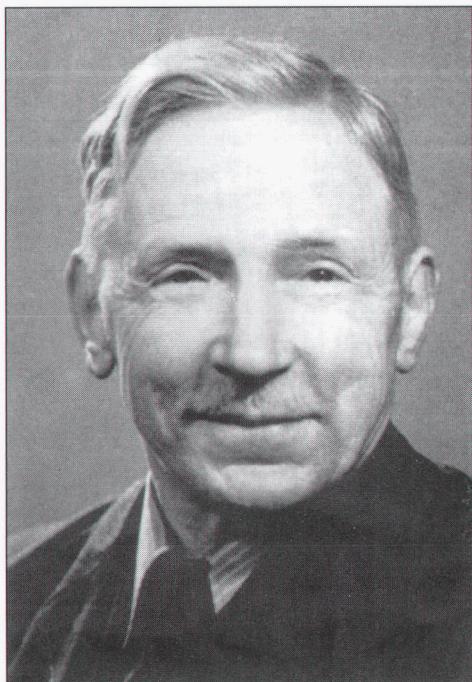
16. Pierre Noailles, professeur de droit, président (1937-1943)



17. Jacques Meurgey de Tupigny, conservateur des Archives nationales, président d'honneur



19. Jean Calonne, architecte, président (1955-1972)



18. Robert Falaize, avoué, président (1947-1955)



20. Henriette Noailles-Duflot, propriétaire, présidente (1972-1973)